I

Les origines

1.1

Ces mémoires, il me faut les écrire. Je me suis toujours ressenti comme élément d’un maillon dans une chaîne de générations. À ce titre, je me dois de transmettre aux générations suivantes le récit du passé familial et l’héritage que nous avons reçus, enrichis des acquis de notre propre génération. Il est temps, aujourd'hui, de prendre la parole, de dire le peu que je sais du passé, et davantage sur notre proche famille et sur ma carrière.

Mes parents avaient tu les épisodes tragiques qu'ils avaient vécus auparavant. Enfant, au détour d'une porte, je les entendais parfois évoquer quelques souvenirs avec d'autres survivants qui avaient fui leur terre natale ; j'écoutais d'une oreille distraite ces anecdotes d'adultes. Comme tout gosse de

six ans, j'étais attiré par d'autres sujets que ces histoires de vieilles personnes. Malheureusement, je ne les ai jamais interrogés avec insistance : je jugeais que s'ils ne m'en parlaient pas, c'était sans doute qu'ils ne le voulaient pas, par pudeur, peut-être, mais sans doute aussi pour ne pas faire porter à mes épaules d'enfant le poids des tragédies passées. Avec ces lambeaux d'histoires qui me parvenaient, je prenais conscience de tout ce que mes parents avaient enduré, du courage et de la persévérance dont ils avaient dû faire preuve, dans l'espoir d'offrir un futur à leurs enfants. S'il ne devait y avoir que cela dans mes mémoires, ce serait cet hommage à toute une génération d'Arméniens envers qui j’ai la plus profonde admiration pour ce qu'ils ont accompli et qui nous invitent à beaucoup d’humilité vis-à-vis d’eux. Tous les biens et propriétés de mes ancêtres ont été spoliés, les souvenirs concrets sont presque inexistants ; les archives communautaires dans l'église de leur village ont été détruites. La mémoire ne fut conservée que dans leur tête. La mettre par écrit aujourd'hui est une tâche d'autant plus importante : il ne faut pas qu'elle tombe dans l’oubli, il ne faut pas qu'elle se perde.

1.2

Ma famille faisait partie du « millet arménien » de l'Empire ottoman, minorité constituée des Arméniens appartenant à l'Église Apostolique sous l'autorité du Patriarche de Constantinople.

Mes parents étaient originaires du village arménien de Gurlé dans la province de Bursa, ou Brousse, sur le versant asiatique de la mer de Marmara. Il comptait alors deux ou trois milliers d'habitants – mille à trois mille cinq cents selon les sources. Il avait été probablement constitué au XVIIIe siècle de transfuges provenant de gré ou de force de la province de Sepastia, aujourd'hui Sivas, proche de la mer Noire. En effet, leur parler était le même et se distinguait de celui des autres communautés arméniennes de Bursa. La province de Sepastia elle-même aurait été peuplée, au moins partiellement, d'anciens citadins de la prestigieuse Ani, l'ancienne capitale de l'Arménie, abandonnée suite aux invasions mongoles du XIIe siècle.

Le village de mes parents était situé non loin d'une petite bourgade turque elle aussi appelée Gurlé, dont le nom avait sans doute été emprunté. Il était construit dans une zone marécageuse, insalubre, et sa population était sujette à la fièvre

des marais. Dans le dernier tiers du XIXe siècle, son prêtre Der Kaprel, instruit et énergique, invita la gent masculine à entreprendre sous sa direction l'assainissement des lieux et la modernisation du village. Il y avait alors deux cafés dans le bourg, celui des anciens et celui des hommes actifs, fréquentés essentiellement pendant la morte-saison des travaux agricoles. Der Kaprel se rendait dans le second et haranguait les présents : « Allons les gars ! Prenez vos outils. Que Dieu vous bénisse, avançons notre ouvrage ! »

C'est ainsi que des canaux furent creusés et les marécages asséchés, un réseau d'égouts aménagé, l'eau des sources montagneuses captée et amenée par des conduites jusqu'aux fontaines érigées dans chaque quartier. Deux établissements de bains publics – un pour les hommes, l'autre pour les femmes – furent construits. Et les fièvres disparurent.

Mon père, Alexandre, était le second fils d'une famille de quatre garçons et quatre filles. L'un de ses ancêtres avait été bedeau de l'église du village, mais depuis, la famille semblait avoir fait de bonnes affaires, puisque dans ce début du XXe siècle, mon grand-père Panos était devenu une des personnalités de Gurlé. Leurs activités étaient diverses : il y avait l'agriculture, bien sûr, et aussi l'élevage (buffles,

moutons). Mais en plus de cela, la famille avait une affaire fructueuse d'élevage de vers à soie. Ils assuraient en outre par voiture à cheval une liaison avec Bursa et le port le plus proche, Geimlik.

Ma mère Serpouhie était la petite-fille du fameux Der Kaprel. Der Kaprel était un prêtre séculier : contrairement à ceux que l'on appelle les prêtres « réguliers » (d'un ordre monastique), dans la tradition orthodoxe, les prêtres séculiers sont mariés et ont des enfants. Il avait effectué le pèlerinage de Jérusalem et occupé d'autres positions ecclésiastiques avant de devenir le prêtre titulaire à Gurlé. Bien plus tard, dans les années 1990, un autre élément d'information à son sujet resurgit alors que ma femme, Hilda, feuilletait *Marmara*, un quotidien arménien d'Istanbul (ex-Constantinople) : elle remarqua un entrefilet dans lequel on évoquait un petit livre de prières écrit par Der Kaprel, mon arrière-grand-père qui, à l'évidence, était éminemment respecté à Gurlé.

Comme pour tous les mariages de l'époque dans le contexte rural de l'Empire ottoman, l'union de mes parents fut arrangée par leurs familles respectives. Dès l'âge de dix ans, les jeunes filles étaient promises à de jeunes garçons de douze ou treize ans. Et parce que les futurs époux ne devaient pas se voir

avant de se marier, les fillettes se cachaient parfois pour éviter d'être vues par leur promis dans les rues du village. D'étranges jeux d'enfants, pourrait-on dire, mais ainsi allait la vie. Ils se marièrent relativement jeunes, sans que cela soit excessif pour l'époque (1910-1911) : elle devait avoir seize ou dix-sept ans, et Alexandre la vingtaine. Très vite, ils eurent deux enfants : Élisabeth, d'abord, puis Panos, qui reçut le prénom du grand-père, traditionnellement réservé au premier membre masculin de la nouvelle génération.